



L'AFRIQUE

fantaisie

L'Angolais Ondjaki éclaire, avec *Les Transparents*, la nuit de son pays. **PAR MARC SÉFARIS**

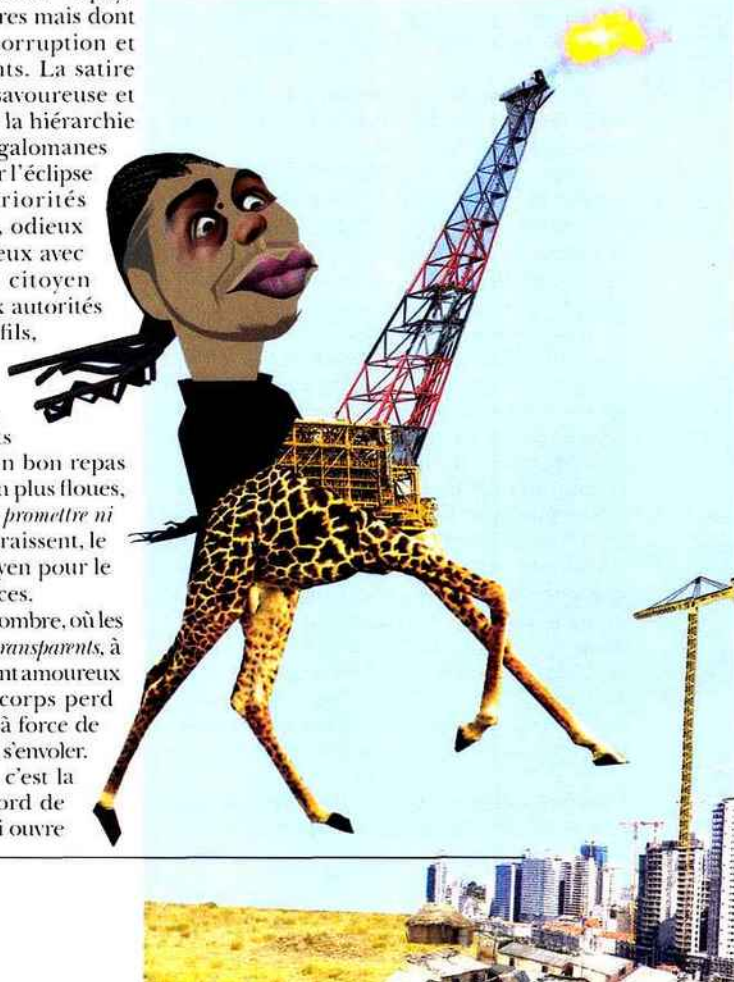
«**C'**était un immeuble, peut-être un monde. » Ondjaki, écrivain prodige angolais, restitue toute une société à partir d'un microcosme planté au cœur de Luanda. Les individualités les plus bigarrées s'y côtoient, pauvres, vieux sages, jeunesse perdue ou débrouillarde, autoentrepreneurs audacieux et « contrôleurs » véreux.

De cet épice centre vont rayonner toutes sortes de personnages burlesques ou attachants, dessinant peu à peu la radioscopie sans concession d'un pays en pleine mutation. Pays en paix mais où « le fantôme de la guerre circule dans chaque recoin », pays regorgeant de richesses pétrolières mais dont les espoirs sont ruinés par la corruption et l'incompétence des gouvernants. La satire politique est particulièrement savoureuse et mordante : à tous les niveaux de la hiérarchie s'agitent de petits potentats, mégalomanes – on décide en haut lieu d'annuler l'éclipse de soleil lorsque d'autres priorités nationales doivent être fêtées –, odieux avec leurs subalternes, obséquieux avec leurs supérieurs. Lorsqu'un citoyen simple et honnête se heurte aux autorités pour retrouver la trace de son fils, petit délinquant emprisonné, la corruption et les abus de pouvoir prennent une dimension kafkaïenne : chaque jour les agents qu'il rencontre lui extorquent un bon repas contre des informations de plus en plus floues, jusqu'à l'absurde : « Je ne peux ni promettre ni ne pas promettre. » Les agents s'engraissent, le fils meurt en détention, sans moyen pour le père de connaître les circonstances.

Il s'agit donc d'un monde bien sombre, où les pauvres deviennent littéralement *transparents*, à l'image d'Odonato, « irrésistiblement amoureux d'une autre époque », dont le corps perd poétiquement toute consistance, à force de privations et de dégoûts, au point de s'envoler. Par-delà les destins individuels, c'est la société entière qui semble au bord de l'implosion ; le grand incendie qui ouvre

et clôt le roman apparaît à la fois comme une conséquence d'une politique urbaine démente et un appel à un changement radical.

Pourtant, l'écriture très libre et humoristique d'Ondjaki évite au récit de sombrer dans le pathos ou l'acrimonie, conformément à la mentalité luanraise : « La fantaisie et la célébration font partie des obligations et des devoirs moraux de chaque citoyen. » De fait, la fantaisie jaillit à chaque page, aussi bien dans le vocabulaire cocasse des escrocs qui cherchent à convaincre autrui de leur importance à coups de « patentes » et d'« inadvertancement », que dans l'évocation de l'art d'être pique-assiette de haut niveau ou de monter un centre culturel et spirituel sur le toit d'un immeuble en faisant se succéder avec le plus grand naturel cérémonies religieuses, cinéma porno et thérapies collectives par la parole. C'est ce tourbillon de vie, cette volonté de créer malgré tout qui donnent un charme particulier à cet imbroglio angolais, quitte à trinquer pour une « désoccasion »... Et même lorsque le pays tout entier semble dans l'impasse, Ondjaki parvient encore à célébrer la sensualité et la beauté saisies dans l'instant : « Nelucha riait, elle avait un grand sourire plein de belles dents et des lèvres charnues qui dessinaient la vie au son de chacun de ses rires. »



LES TRANSPARENTS
traduit du portugais (Angela)
par Danielle Schramm
Métailie
368 p., 21 €

